

la manière que nous avons rapportée.

Le lendemain soir, 21, le chevalier entra dans la ville de Prague. Il se rendit directement au *Fançon-d'Or*, qui était le meilleur hôtel de la ville, et qui était situé sur la grande place.

Le maître de l'établissement, dont la nature joviale charmait ses habitués, était un homme entre deux âges, avec une figure rubiconde, des petits yeux clignotants, et un sourire qui se jouait perpétuellement sur ses lèvres. Il avait pour aides dans la tenue de sa maison, sa femme, une véritable gaillarde, et une très-jolie fille. L'urbanité que l'on était toujours certain de retrouver au *Fançon-d'Or* avait porté très-loin la réputation de cet hôtel.

On se hâta de mettre à la disposition du chevalier et de ses pages une suite d'appartements qui avaient vue sur des jardins. Après avoir fait honneur au souper qu'on leur avait servi, Henri de Brabant se fit apporter un flacon de vin du Rhin, et invita l'hôtelier à le vider avec lui. Le fait est que notre héros désirait obtenir des renseignements sur certains points et il comptait, pour cela, sur l'humeur naturellement bavarde de son hôte.

Après avoir échangé quelques observations sans importance et avoir rempli les coupes, Henri de Brabant dit à l'aubergiste : — Les environs de votre ville sont beaucoup plus pittoresques et plus agréables que ceux de la capitale de l'Autriche. J'ai remarqué, en venant, à une distance d'environ trois lieues de Prague, une maison blanche, située sur une éminence, et qu'entourent des bois superbes, dont la beauté m'a frappé.

— Ah ! c'est la résidence de la bonne et excellente baronne Hamelin, exclama l'hôtelier ; et, sans attendre qu'on le questionnât davantage, il se hâta d'ajouter : — Cette noble dame, seigneur chevalier, est le modèle de son sexe, et toute la Bohême devrait être fière d'elle. Quoiqu'elle ait à peine quarante ans, et qu'elle soit une très-belle femme, les pauvres et les malheureux la regardent comme étant leur meilleure protectrice. Dieu seul pourrait vous dire combien de cœurs brisés elle a consolés, combien de larmes elle a séchées et combien de douleurs elle a calmées.

— Mais ce que vous me dites est merveilleux ! s'écria Henri, que la bonté et la vertu avaient toujours le don d'émuouvoir. Je serais fier de connaître une telle femme et de déposer à ses pieds l'expression de mes hommages.

— La baronne Hamelin, reprit l'aubergiste, est restée veuve il y a une quinzaine d'années. Son mari était l'un des plus riches propriétaires de Bohême, et il lui légna tout ce qu'il possédait. Aussitôt que la période de son deuil fut écoulée, elle fit jeter les fondements de l'édifice que Votre Excellence a admiré, et qui fut achevé environ deux ans après. Mais ne croyez pas que l'intention de la baronne Hamelin ait été de satisfaire son orgueil et sa vanité : elle avait en vue un projet bien plus noble.

— Elle voulait fonder une institution philanthropique, peut-être ?

— Justement, répondit maître Tremplin. En visitant les malheureux, la baronne avait appris qu'un nombre des plus grandes infortunes doivent être rangées celles des veuves et des jeunes filles orphelines ; et en voyant quelles richesses énormes son mari avait laissées à sa disposition, elle résolut de sauver un certain nombre de ces infortunées de la triste destinée qui les attend généralement. C'est ainsi que sa maison est devenue l'asile d'un nombre égal de veuves et de jeunes orphelines.

— Vous pouvez à bon droit être fier de la baronne Hamelin ! exclama le chevalier avec enthousiasme. Continuez, mon digne ami, et dites-moi tout ce que vous savez de cette excellente dame.

— Il y a douze ans que la baronne prit possession de sa nouvelle demeure, continua l'aubergiste, et cinquante veuves et cinquante orphelines ont trouvé un refuge sous son toit. Quand l'une meurt, une autre prend sa place, dès que l'on s'est procuré les renseignements nécessaires sur le caractère et la moralité de la famille ; car vous concevez que les demandes d'admission sont extrêmement nombreuses. Mais afin que sa charité et sa bienveillance soient basées sur certains principes fixes, la baronne a établi diverses règles touchant l'âge des jeunes personnes, la situation dans laquelle elles se trouvent, etc. Ainsi, je crois que les veuves peuvent être admises de vingt-cinq à quarante ans, et les jeunes filles de quinze à vingt.

— Il faudra absolument que je présente mon respect et le tri-

but de mon admiration à la baronne Hamelin, fit le chevalier. Une femme aussi exemplaire mérite les hommages de tous.

— Votre Excellence ne dit que ce qui est la vérité, dit maître Tremplin ; mais je vous avertis que tous ceux qui en ont le desir ne sont pas admis dans la maison.

— Je comprends qu'ayant chez elle une aussi grande communauté de femmes, elle se montre difficile sur le choix de ceux qu'elle admet à l'honneur de la voir. N'est-ce pas là ce que vous voulez dire ? demanda le chevalier.

— Justement ; car, parmi tant de femmes, il y en a qui sont douées de grandes qualités physiques et morales, et la précaution la plus vigilante lui est ainsi recommandée.

— Sans doute ; mais croyez-vous donc qu'elle hésite à recevoir celui que le duc d'Autriche a accrédité comme son représentant à l'assemblée des seigneurs de Bohême ?

— Je ne doute pas qu'elle ne s'empresse d'accueillir Votre Excellence, répondit Tremplin, d'autant plus qu'elle est ennemie déclarée de Titzka et de sa horde sauvage.

— Vous parlez bien sévèrement des Taborites, dit le chevalier ; ne seriez-vous pas prévenu contre eux.

— C'est possible, répliqua l'aubergiste, comme si cette pensée le frappait pour la première fois. Mais, ajouta-t-il, je n'en ai pas fini avec tout le bien qu'a fait la baronne Hamelin. N'avez-vous pas remarqué un vaste bâtiment qui s'élève à un quart de mille à peu près de la maison blanche ?

— Oui, je me rappelle ; je me suis même arrêté pour regarder l'édifice dont vous parlez. Mais quels rapports a-t-il avec les détails que vous alliez me donner concernant la baronne ?

— Ce vieux bâtiment n'est autre que le château d'Hamelin, et il appartient également à la baronne. En même temps que la maison blanche s'ouvrait pour servir d'asile aux orphelines, le château recevait autant d'orphelins, dont on se charge de faire l'éducation. La baronne les marie plus tard avantageusement ; et, rentrés dans le monde, ils travaillent à assurer la prospérité de la maison qui a abrité leur enfance et à laquelle ils vouent leur influence.

— Mais tant de bonté et de bienveillance est incroyable ! s'écria le chevalier ; une telle femme est presque une divinité.

— Elle paraît n'avoir d'autre préoccupation que le bonheur d'autrui, dit l'aubergiste. Son éloge est dans toutes les bouches. Il y avait bien, cependant, ajouta-t-il, des personnes qui secouraient la tête, en parlant de l'entreprise de la baronne, qui assureraient que ses intentions pouvaient être bonnes, mais qu'elles n'aboutiraient à rien qui vaille. Mais, en dépit aussi des terribles et mystérieux auspices sous lesquels l'établissement s'ouvrit, tout a réussi au-delà même de l'attente de la baronne, et le bonheur de faire des heureux l'a récompensée de ses peines.

— Vous parlez de terribles auspices, dit le chevalier avec étonnement.

— Ah ! j'avais oublié de dire à Votre Excellence quelle mystérieuse tragédie eut lieu au temps où nous parlons, exclama maître Tremplin. Puis, après avoir rempli les coupes, il continua d'un ton plus sérieux : — A l'époque où la baronne faisait construire la maison blanche, elle employait divers maçons et charpentiers à réparer le château d'Hamelin, et à y faire divers changements. Parmi ces ouvriers étaient trois frères nommés Schwartz : deux étaient maçons, le troisième était charpentier. Il paraît, — car l'histoire est encore toute fraîche à ma mémoire, que quand les réparations furent terminées au château, la baronne renvoya tous les ouvriers en leur donnant une belle récompense, outre leurs gages ; mais, se rappelant soudain qu'il restait encore quelque chose à faire dans les cours, elle retint les trois frères Schwartz. Ils ne se firent pas prier ; et, comme il arrive fréquemment en pareil cas, il se trouva qu'il y avait beaucoup plus de besogne qu'on avait cru d'abord. Au lieu de quelques jours, ils restèrent plusieurs semaines après leurs camarades, ce qui provoqua, sans doute, la jalousie de quelques-uns de ces derniers, car les frères Schwartz disparurent si soudainement et si étrangement, qu'on a tout lieu de penser qu'ils furent assassinés. La baronne, qui était depuis longtemps déjà installée dans sa nouvelle demeure, fut très-affligée de cet événement ; mais elle agit avec toute l'énergie et la promptitude qu'on était en droit d'attendre d'elle en de pareilles circonstances.

(A continuer.)